

ÉPREUVE DE FRANÇAIS

SÉRIES ES – S

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 2

L'usage des calculatrices est interdit.

Objet d'étude : Le biographique

Textes :

Texte A - Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, Livre I, publication posthume, 1782

Texte B - George Sand, *Histoire de ma vie*, 1854

Texte C - Colette, *La Maison de Claudine*, 1922

Le candidat s'assurera qu'il est en possession du sujet correspondant à sa série.

TEXTE A - Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*

Sa mère morte à sa naissance, Jean-Jacques Rousseau est élevé par son père. Il entretient une relation privilégiée avec sa tante Suzanne.

Jamais une seule fois, jusqu'à ma sortie de la maison paternelle, on ne m'a laissé courir seul dans la rue avec les autres enfants, jamais on n'eut à réprimer en moi ni à satisfaire aucune de ces fantasques¹ humeurs qu'on impute à la nature, et qui naissent toutes de la seule éducation. J'avais les défauts de mon âge ; j'étais babillard², gourmand, quelquefois menteur. J'aurais volé des fruits, des bonbons, de la mangeaille ; mais jamais je n'ai pris plaisir à faire du mal, du dégât, à charger les autres, à tourmenter de pauvres animaux. Je me souviens pourtant d'avoir une fois pissé dans la marmite d'une de nos voisines, appelée Mme Clot, tandis qu'elle était au prêche. J'avoue même que ce souvenir me fait encore rire, parce que Mme Clot, bonne femme au demeurant, était bien la vieille la plus grognon que je connus de ma vie. Voilà la courte et véridique histoire de tous mes méfaits enfantins.

Comment serais-je devenu méchant, quand je n'avais sous les yeux que des exemples de douceur, et autour de moi que les meilleures gens du monde ? Mon père, ma tante, ma mie³, mes parents, nos amis, nos voisins, tout ce qui m'environnait ne m'obéissait pas à la vérité, mais m'aimait, et moi je les aimais de même. Mes volontés étaient si peu excitées et si peu contrariées, qu'il ne me venait pas dans l'esprit d'en avoir. Je puis jurer que jusqu'à mon asservissement sous un maître, je n'ai pas su ce que c'était qu'une fantaisie. Hors le temps que je passais à lire ou écrire auprès de mon père, et celui où ma mie me menait promener, j'étais toujours avec ma tante, à la voir broder, à l'entendre chanter, assis ou debout à côté d'elle, et j'étais content. Son enjouement⁴, sa douceur, sa figure agréable, m'ont laissé de si fortes impressions, que je vois encore son air, son regard, son attitude : je me souviens de ses petits propos caressants ; je dirais comment elle était vêtue et coiffée, sans oublier les deux crochets que ses cheveux noirs faisaient sur ses tempes, selon la mode de ce temps-là.

Je suis persuadé que je lui dois le goût ou plutôt la passion pour la musique, qui ne s'est bien développée en moi que longtemps après. Elle savait une quantité prodigieuse d'airs et de chansons qu'elle chantait avec un filet de voix fort douce. La sérénité d'âme de cette excellente fille éloignait d'elle et de tout ce qui l'environnait la rêverie et la tristesse. L'attrait que son chant avait pour moi fut tel que non seulement plusieurs de ses chansons me sont toujours restées dans la mémoire, mais qu'il m'en revient même, aujourd'hui que je l'ai perdue, qui, totalement oubliées depuis mon enfance, se retracent à mesure que je vieillis, avec un charme que je ne puis exprimer. Dirait-on que moi, vieux radoteur, rongé de soucis et de peines, je me surprends quelquefois à pleurer comme un enfant en marmottant⁵ ces petits airs d'une voix déjà cassée et tremblante ? Il y en a un surtout qui m'est bien revenu tout entier quant à l'air ; mais la seconde moitié des paroles s'est constamment refusée à tous mes efforts pour me la rappeler, quoiqu'il m'en revienne confusément les rimes.

¹ *fantasques* : capricieuses, changeantes.

² *babillard* : bavard.

³ *ma mie* : abréviation de « amie », terme affectif utilisé pour désigner la gouvernante.

⁴ *enjouement* : entrain, gaieté.

⁵ *marmottant* : parlant à voix basse, entre ses dents.

TEXTE B - George Sand, *Histoire de ma vie*

Dans ce passage de son autobiographie, George Sand raconte le voyage qu'elle fit, enfant, avec sa mère, dans les montagnes des Asturies, en Espagne.

[...] Il me semblait que nous étions enfermés dans ces montagnes, qu'il n'y avait plus de route et que nous ne pourrions ni continuer ni retourner. Ma mère m'ouvrait instinctivement et tout naïvement le monde du beau en m'associant dès l'âge le plus tendre à toutes ses impressions. Ainsi, quand il y avait un beau nuage, un grand effet de soleil, une eau claire et courante, elle me faisait arrêter en me disant : « Voilà qui est joli, regarde. » Et tout aussitôt ces objets que je n'eusse peut-être pas remarqués de moi-même, me révélaient leur beauté, comme si ma mère avait eu une clef magique pour ouvrir mon esprit au sentiment inculte mais profond qu'elle en avait elle-même. Je me souviens que notre compagne de voyage ne comprenait rien aux naïves admirations que ma mère me faisait partager, et qu'elle disait souvent : « Oh ! mon Dieu, madame Dupin, que vous êtes drôle avec votre petite fille ! » Et pourtant je ne me rappelle pas que ma mère m'ait jamais fait *une phrase*. Je crois qu'elle en eût été bien empêchée, car c'est à peine si elle savait écrire à cette époque et elle ne se piquait point d'une vaine et inutile orthographe. Et pourtant elle parlait purement, comme les oiseaux chantent sans avoir appris à chanter. Elle avait la voix douce et la prononciation distinguée. Ses moindres paroles me charmaient ou me persuadaient.

Comme elle était véritablement infirme sous le rapport de la mémoire et n'avait jamais pu enchaîner deux faits dans son esprit, elle s'efforçait de combattre en moi cette infirmité, qui, à bien des égards, a été héréditaire. Aussi me disait-elle à chaque instant : « Il faudra te souvenir de ce que tu vois là », et chaque fois qu'elle a pris cette précaution, je me suis souvenue en effet. Ainsi, en voyant les liserons en fleur, elle me dit : « Respire-les, cela sent le bon miel : et ne les oublie pas ! »

C'est donc la première révélation de l'odorat que je me rappelle et par un lien de souvenir et de sensations que tout le monde connaît sans pouvoir l'expliquer je ne respire jamais des fleurs de liseron-vrille sans voir l'endroit des montagnes espagnoles et le bord du chemin où j'en cueillis pour la première fois.

TEXTE C - Colette, *La Maison de Claudine*

Dans ce passage, extrait d'une œuvre autobiographique de Colette, la mère de la narratrice est sortie faire des courses et le père s'impatiente.

- ... Au fait, où est cette femme ?
- Mais, papa, elle est chez Léonore !
- Encore !
- Elle vient de partir...

5 Il tire sa montre, la remonte comme s'il allait se coucher, agrippe, faute de mieux l'Office de Publicité d'avant-hier et monte à la bibliothèque. Sa main droite étreint fortement le barreau d'une béquille qui était l'aisselle droite de mon père. L'autre main se sert seulement d'une canne. J'écoute s'éloigner, ferme, égal, ce rythme de deux bâtons et d'un seul pied qui a bercé toute ma jeunesse.

- 10 Mais voilà qu'un malaise neuf me trouble aujourd'hui, parce que je viens de remarquer, soudain, les veines saillantes et les rides sur les mains si blanches de mon père, et combien cette frange de cheveux drus, sur sa nuque, a perdu sa couleur depuis peu... C'est donc possible qu'il ait bientôt soixante ans ?...
- 15 Il fait frais et triste, sur le perron où j'attends le retour de ma mère. Son petit pas élégant sonne enfin dans la rue de la Roche et je m'étonne de me sentir si contente... Elle tourne le coin de la rue, elle descend vers moi. L'infâme Patasson - le chien - la précède, et elle se hâte.
- Laisse-moi, chérie, si je ne donne pas l'épaule de mouton tout de suite à Henriette pour la mettre au feu, nous mangerons de la semelle de bottes. Où est ton père ?
- 20 Je la suis, vaguement choquée, pour la première fois qu'elle s'inquiète de papa. Puisqu'elle l'a quitté il y a une demi-heure et qu'il ne sort presque jamais... Elle le sait bien, où est mon père... Ce qui pressait davantage, c'était de me dire, par exemple : « Minet-Chéri, tu es pâlotte... Minet-Chéri, qu'est-ce que tu as ? » Sans répondre, je la regarde jeter loin d'elle son chapeau de jardin, d'un geste jeune qui découvre des cheveux gris et un visage au frais coloris, mais marqué ici et là de plis ineffaçables. C'est donc possible - mais oui, je suis la dernière née des quatre - c'est donc possible que ma mère ait bientôt cinquante-quatre ans ?... Je n'y pense jamais. Je voudrais l'oublier. Le voici, celui qu'elle réclamait. Le voici hérissé, la barbe en bataille. Il a guetté le claquement de la porte d'entrée, il est descendu de son aire¹...
- 25 – Te voilà ? Tu y as mis le temps.
Elle se retourne, rapide comme une chatte :
- Le temps ? C'est une plaisanterie, je n'ai fait qu'aller et revenir.
- 30 – Revenir d'où ? de chez Léonore ?
– Ah ! non, il fallait aussi que je passe chez Corneau, pour...
– Pour sa tête de crétin ? et ses considérations sur la température ?
– Tu m'ennuies ! J'ai été aussi chercher de la feuille de cassis chez Cholet.
Le petit œil cosaque² jette un trait aigu :
- 35 – Ah ! ah ! chez Cholet.
Mon père rejette la tête en arrière, passe une main dans ses cheveux épais, presque blancs :
- Ah ! ah ! chez Cholet ! As-tu remarqué seulement que ses cheveux tombent, à Cholet, et qu'on lui voit le caillou ?
– Non, je n'ai pas remarqué.
- 40 – Tu n'as pas remarqué ? mais non, tu n'as pas remarqué ! Tu étais bien trop occupée à faire la belle pour les godelureaux³ du mastroquet⁴ d'en face et les deux fils Mabilat !
– Oh ! c'est trop fort ! Moi, moi, pour les deux fils Mabilat ! Ecoute vraiment, je ne conçois pas comment tu oses... Je t'affirme que je n'ai pas même tourné la tête du côté de chez Mabilat ! Et la preuve, c'est que...
- 45 Ma mère croise avec feu, sur sa gorge que hausse un corset à goussets, ses jolies mains, fanées par l'âge et le grand air. Rougissante entre ses bandeaux⁵ qui grisonnent, soulevée d'une indignation qui fait trembler son menton détendu, elle est plaisante, cette petite dame âgée, quand elle se défend, sans rire, contre un jaloux sexagénaire⁶. Il ne rit pas non plus, lui, qui l'accuse à présent de « courir le guilledou⁷ ». Mais je ris encore, moi, de leurs querelles, parce que je n'ai que quinze ans, et que je
- 50 n'ai pas encore deviné, sous un sourcil de vieillard, la férocité de l'amour, et sur des joues flétries de femme la rougeur de l'adolescence.

¹ *aire* : au sens propre, espace où nichent les oiseaux de proie.

² *cosaque* : cavalier de l'armée russe ; ici, allusion à la combativité du père.

³ *godelureaux* : terme péjoratif pour « jeune élégant », freluquet.

⁴ *mastroquet* : débit de boissons.

⁵ *bandeaux* : bandeaux de cheveux (les cheveux sont séparés au milieu du front et ramenés sur les côtés du visage).

⁶ *sexagénaire* : qui a atteint soixante ans.

⁷ *courir le guilledou* : aller en quête d'aventure galante.

ÉCRITURE

I - Vous répondrez d'abord à la question suivante (4 points) :

Après avoir lu attentivement les textes du corpus vous définirez pour chacun d'eux les relations que le narrateur, enfant, entretient avec les adultes qui l'entourent.

II - Vous traiterez ensuite l'un des sujets suivants (16 points) :

1. Commentaire

Vous commenterez le texte de George Sand tiré de *Histoire de ma vie* (Texte B).

2. Dissertation

Vous vous demanderez comment, dans l'écriture autobiographique, le souvenir des autres contribue à la construction d'une image de soi.

Vous répondrez en faisant référence au corpus, aux œuvres que vous avez lues, ainsi qu'à celles que vous avez étudiées en classe.

3. Invention

Rédigez un passage de votre journal intime, dans lequel vous mettez en scène un événement important de votre passé au cours duquel un de vos proches a joué un rôle essentiel et a influencé votre personnalité.